

LE MARIAGE DE FIGARO BEAUMARCHAIS

Acte I Scène 10

Conseils pour l'introduction

- 1) Annoncer en quelques mots l'extrait étudié et la pièce.
- 2) Rappeler le contexte : ce qui se passe avant et notamment quelle est la place de cette scène dans l'économie de la pièce.
- 3) Introduire la scène proprement dite en la situant dans l'espace et en indiquant brièvement son contenu, les personnages qui s'y trouvent et son intérêt.

Ces éléments 2 et 3 peuvent être présentés en même temps.

- 4) Indiquer la problématique puis le plan.

Introduction

La scène que nous allons étudier est la dixième scène de l'acte I du *Mariage de Figaro* de Beaumarchais, jouée pour la première fois en 1784 **(1)**. Cette scène est l'avant-dernière scène de l'acte, mais la scène 11 étant très courte, c'est elle qui clôt en quelque sorte le premier acte **(2)**. Elle réunit les protagonistes de la pièce (excepté Marceline et Bartholo) et l'ensemble des serviteurs, qui forment une sorte de public, en plus des spectateurs réels, qui se trouvent dans la salle. Figaro, Suzanne et la Comtesse veulent que le Comte renonce publiquement au « droit du seigneur » par un geste symbolique, qui consiste à remettre à la jeune fiancée la toque virgine. Ces actes sont essentiels puisque les projets du Comte à l'égard de Suzanne nuisent non seulement à Suzanne et Figaro mais blessent aussi la Comtesse. Le Comte n'est pas prêt de céder. Il a, dans les scènes précédentes, courtsé Suzanne, et à la fin de la scène 9, sa dernière réplique adressée à Suzanne est : « Tu n'épouseras pas Figaro ». **(2-3)**. Nous nous demanderons comment le Comte va tenter de se libérer du piège dans lequel ses valets et la Comtesse l'ont emprisonné, devant toute sa domesticité **(problématique)**. Pour répondre à cette question, nous étudierons la mise en scène imaginée par Figaro. Celui-ci se sert du public et de symboles forts pour impressionner le Comte et le forcer à céder publiquement. Nous verrons dans un second temps comment Figaro contraint son maître, soucieux de son image de grand d'Espagne, à réaffirmer des principes qu'il a secrètement transgressés par sa conduite libertine et autoritaire **(Plan) (4)**.

I Le Comte victime d'une coalition et de l'habile mise en scène de son valet

1. Le comte prisonnier de la foule de ses vassaux

Les premières didascalies (lignes 1 et 2) indiquent, sous forme d'une longue énumération, les personnages en présence. Elles sont composées de deux phrases nominales. La première cite les protagonistes de la scène, qui sont aussi ceux de la pièce : « *Chérubin, Suzanne, Figaro, La Comtesse, Le Comte, Fanchette, Bazile* ». La seconde insiste sur l'abondance de la foule avec l'adverbe « beaucoup » : « Beaucoup de valets, paysannes, paysans vêtus de blanc ». Cette foule compose en quelque sorte tous les vassaux du comte, aussi bien ses domestiques (« beaucoup de valets »), en plus de ceux cités dans la première phrases, que ceux qui travaillent sur ses terres : « paysannes, paysans ». **Figaro utilisera cette foule pour influencer le comte, qui n'osera pas se montrer sous un mauvais jour à ses gens. Elle emprisonne en quelque sorte le Comte et l'oblige à jouer le rôle d'un personnage vertueux et**

donc à renoncer publiquement au droit du seigneur. La foule apparaît à plusieurs reprises et de façon régulière : sa présence est indiquée au début de la scène, comme nous venons de le remarquer, puis dans le premier tiers ligne 12, dans le second tiers ligne 28 et à la fin, ligne 38. Figaro les mentionne ligne 12 : « Monseigneur, vos vassaux, touchés de l'abolition d'un certain droit fâcheux... » et il ajoute, ligne 15 : « Qu'il est bien temps que la vertu d'un si bon maître éclate ». Les termes sont ambigus : les vassaux sont aussi bien Figaro et Suzanne que les autres serviteurs. Figaro le contraint par la parole et cette parole a d'autant plus de sens que **les vassaux, auxquels il fait allusion, sont présents et assistent à la scène. Ainsi, va-t-il se sentir obligé de se montrer fidèle à son personnage public.** Figaro parle de « vertu qui éclate », c'est-à-dire dont la lumière resplendit ; cette métaphore sera reprise ligne 39 par le comte lui-même au moment où il tentera de trouver une esquivé : « Pour que la cérémonie eût un peu plus d'éclat ». De même l'expression hyperbolique (avec l'adverbe d'intensité « si ») « si bon maître », ligne 15, le contraint à avoir l'air d'en être un. Très rusé, Figaro garde la foule comme alliée pendant toute la scène en insistant sur la solennité d'une cérémonie publique avec l'adverbe « publiquement », ligne 22 : « Permettez donc que cette jeune créature (...), reçoive de votre main, publiquement... ». Par ces procédés, Figaro cherche à rendre solennel l'abandon du droit du seigneur. Il le ritualise en quelque sorte avec la remise de la toque devant tous ses gens. Ainsi trouve-t-on à plusieurs reprises les termes « Eclate » (déjà cité), « célébrer », lignes 15 et 16, publiquement (déjà cité) ligne 22, « cérémonie » lignes 23 et 39, « sacrifice » ligne 32. Puis il va plus loin, en ne se contentant plus de mots mais en invitant par un impératif la foule à se manifester par des actes : ainsi, s'exclame-t-il, en coupant la parole au Comte ligne 27 : « Joignez-vous à moi, mes amis ». La foule, jusqu'à maintenant silencieuse, se fait plus bruyante : « Monseigneur ! Monseigneur ! » ligne 28 et plus tard, naïve et croyant le Comte sincère, elle l'acclame spontanément par un « vivat » unanime, puisqu'ils le disent « tous ensemble » ligne 38. Figaro a réussi. **Il est frappant de constater que c'est Figaro, le valet, qui se sert de la foule puis semble la diriger** : « Mes amis », dit-il avec démagogie, ligne 27. **Il joue ici le rôle politique d'un meneur de foule. Le Comte, quant à lui, ne la dirige pas mais doit correspondre à l'image qu'elle attend de lui.** Figaro cherche à avoir auprès de lui tous les appuis possibles. Il se sert de la foule mais aussi de symboles forts. Véritable metteur en scène, il espère ainsi contraindre le comte à céder.

2. Le comte prisonnier des symboles forts

Parmi les symboles figure la toque virginale, déjà présente dans la première scène de l'acte I. La didascalie de la ligne 3 insiste sur deux points : elle est entre les mains de Figaro, et il la tient manifestement jusqu'au moment où il cherche à la remettre au comte : « Figaro, *tenant une toque de femme, garnie de plumes blanches et de rubans blancs, parle à la comtesse* ». Elle fait partie de la scène. Cette toque réapparaît ligne 22. Figaro la décrit avec insistance et non sans ironie, comme nous le développerons plus tard : « Permettez donc que cette jeune créature (...) reçoive de votre main, publiquement, la toque virginale, ornée de plumes et de rubans blancs, symbole de la pureté de vos intentions ». Figaro souligne le symbole qu'elle représente et notamment la couleur blanche des plumes et des rubans ; mais son habileté consiste à déplacer la symbolique : cette couleur symbolique ne concerne plus seulement la jeune fiancée qui la porte mais le Comte qui la reçoit des mains de Figaro pour la remettre à Suzanne : « symbole de la pureté de vos intentions ». Il accompagne ces paroles et la remise de la toque d'un autre geste symbolique, signalé dans la didascalie, ligne 22 : « Figaro, tenant Suzanne par la main » : il lui tient la main, **comme si elle était déjà son épouse, signifiant bien ainsi à son rival qu'elle lui appartient.**

Figaro utilise ainsi la foule et des symboles forts pour faire plier le Comte. A cette mise en scène, s'ajoute le recours à deux autres personnages, la Comtesse et Suzanne. Elles représentent toutes deux des principes qui façonnent l'image que le Comte veut imposer.

Il Le Comte victime d'une image factice de lui-même (aristocrate et

grand d'Espagne)

1. Les principes représentés par la comtesse et Suzanne

La Comtesse et l'amour que le comte est censé éprouver pour elle sont les premiers moyens utilisés par Figaro pour convaincre le Comte. Le Comte est dénué d'amour, de vertu... mais il craint pour son image :

ligne 4 : Figaro s'adresse donc à la Comtesse, mise en valeur par une formule restrictive : « Il n'y a que vous, madame, qui puissiez nous obtenir cette faveur ». Figaro est habile, **le Comte ne peut pas désavouer publiquement son amour conjugal**, il va couper la parole à son épouse. Celle-ci, pourtant, ne se fait guère d'illusion ; nous savons depuis le début de la pièce que le comte la néglige et la trompe et qu'elle en souffre : le verbe « supposer » et la négation « que je n'ai point » soulignent sa lucidité, ligne 5 : « Vous le voyez, monsieur le Comte, ils me supposent un crédit que je n'ai point... ». **En sauvant son propre mariage, Figaro peut aussi sauver et ranimer celui de ses maîtres, qui devient une intrigue secondaire.** Il réutilise la Comtesse et l'amour que le Comte est censé éprouver pour elle au cours de la scène, ligne 13 ; et à nouveau, le Comte lui coupe la parole : « Monseigneur, vos vassaux, touchés de l'abolition d'un certain droit fâcheux, que votre amour pour madame... ». Enfin, la Comtesse se fait complice et solidaire avec l'emploi du verbe « joindre », ligne 35 « Je me joins à eux, monsieur le Comte », tout en se montrant à nouveau lucide et nostalgique, puisqu'elle se réfère à un amour passé qu'elle qualifie de « charmant » : « et cette cérémonie me sera toujours chère, puisqu'elle doit son motif à l'amour charmant que vous aviez pour moi » ; ainsi, obtient-elle victoire ligne 37 ; le Comte ne peut désavouer cet amour qu'il réaffirme au présent, en continuant la phrase de son épouse par une proposition relative, mettant l'amour au centre : « Que j'ai toujours, madame ; et c'est à ce titre que je me rends. »

L'amour a donc ici une place essentielle et fait partie des principes auxquels, hypocritement, le Comte, pourtant volage, ne peut déroger.

Figaro utilise aussi Suzanne qui, comme la Comtesse, ne se fait pas d'illusion : il lui demande d'abord directement de le soutenir ; nous assistons à un bref dialogue en aparté, puisque les didascalies indiquent que les personnages chuchotent lignes 8 à 10 : Figaro *bas* à Suzanne : « Soutiens bien mes efforts ». Suzanne, *bas* à Figaro : « Qui ne mèneront à rien ». Figaro, *bas* : « Va toujours ». **Figaro, tout en contraignant le Comte à réaffirmer publiquement la constance de son amour pour son épouse, use de termes qui emprisonnent le Comte dans des principes**

d'honneur et de vertu. Ainsi, peut-on relever au cours de cette scène tout un champ lexical se référant à de tels principes : ligne 15 « vertu d'un si bon maître », et une vertu à l'avantage de Figaro « elle m'est d'un tel avantage », ligne 16, « sagesse » et « honneur » (« cette jeune créature de qui votre sagesse a préservé l'honneur », lignes 21, 22), puis l'expression déjà relevée : « pureté de vos intentions », ligne 23, et « grandeur de votre sacrifice », ligne 32. Figaro sous-entend donc que le Comte se conduit comme un gentilhomme vertueux. De telles flatteries ne sont pas dénuées de comique. Les didascalies soulignent d'un côté le ton goguenard et rusé de Figaro (« malignement », l. 15) et de l'autre côté, la gêne grandissante du comte qui se sent pris au piège : on relève le participe passé « embarrassé » ligne 7, auquel répond en gradation, « plus embarrassé » l. 17 et à nouveau « embarrassé » ligne 25. **Suzanne ne se contente pas d'être citée en exemple, elle se mêle au jeu en feignant de croire le Comte innocent, ligne 29 : « Pourquoi fuir un éloge que vous méritez si bien ? ». Et c'est à ce moment-là que le Comte comprend totalement qu'il est l'objet de moqueries, puisqu'il glisse en aparté : « La perfi de ! ».** De plus en plus lucide, le Comte n'est pas dupe du jeu et de la supercherie dont il est victime. Ses apartés, en effet, se multiplient, lignes 30, 34, 39, jusqu'au moment où il s'avoue vaincu : « Je suis pris », ligne 39

Cependant, le Comte est fier de son rang et de ce qu'il représente. Il prononce, au cours de cette scène, le discours qu'on attend de lui. Mais en le prononçant, il se prend lui-même au mot et donc se piège lui-même. Le Comte veut paraître un Grand d'Espagne

2 Un grand d'Espagne

Nous avons vu que plus la scène avance, plus le Comte est lucide et devient conscient du jeu de Figaro que la présence d'un public rend invincible. Cette scène est très intéressante. Maître et valet sont complices tout en luttant l'un contre l'autre. Le « tu te moques, ami ! » de la ligne 17 est ambigu mais il signifie sans doute que le Comte a compris le jeu de Figaro qui vante la vertu de son maître : « ...il est bien temps que la vertu d'un si bon maître éclate... ». Rappelons que la didascalie indique que Figaro prononce cette phrase « malignement ». Il est tout à fait probable que le Comte en décèle la malice, l'ironie. « Un Espagnol peut vouloir conquérir la beauté par des soins ; mais en exiger le premier, le plus doux emploi, comme une servile redevance, ah ! c'est la tyrannie d'un Vandale, et non le droit avoué d'un noble Castillan ». Ce beau discours (lignes 17 à 20) est au présent de vérité générale. Le Comte se réfère à des principes, des valeurs, un code d'honneur. Depuis le début de la scène, il prétend avoir aboli ce droit du seigneur : ligne 14 : « Hé bien, ce droit n'existe plus. Que veux-tu dire ? ». Figaro le désigne par l'expression « droit fâcheux que le Comte reprend par « droit honteux ». En effet il refuse de se glorifier d'un tel acte, car ce serait déshonorant. Parmi les principes, on retrouve celui d'honnête homme, puisque le Comte se réfère au principe d'honnêteté avec la restriction : « L'abolition d'un droit honteux n'est que l'acquit d'une dette envers l'honnêteté », ligne 17. Le Comte a des droits mais il a aussi des devoirs, les seconds étant inséparables des premiers, puisqu'il s'agit d'un code d'honneur conforme à son rang. Ainsi utilise-t-il des termes tels que « dette envers l'honnêteté », « un Espagnol peut vouloir » : il s'agit d'un droit, comme le montre l'expression « droit avoué d'un noble Castillan ». Il revendique une sorte de « doux libertinage » qui consiste à se montrer galant, séducteur (« un Espagnol peut vouloir conquérir la beauté par des soins ») sans aller trop loin, c'est-à-dire sans rien exiger par la force, comme le souligne la conjonction d'opposition « mais » : « mais en exiger le premier, le plus doux emploi, comme une servile redevance, ah ! C'est la tyrannie d'un Vandale, et non le droit avoué d'un noble Castillan ». Ainsi met-il en parallèle noblesse (« d'un noble Castillan ») et barbarie, mise en valeur par l'emphase (« c'est la tyrannie d'un Vandale »). Cependant, la partie n'est pas encore gagnée. Nous sommes à la fin de l'Acte I et la pièce comporte cinq actes. Le Comte est, certes, piégé par cette habile mise en scène, mais il n'est pas encore vaincu. C'est pourquoi il feint d'accepter la cérémonie qu'on lui impose mais cherche assez habilement à gagner du temps : « pour que la cérémonie eût un peu d'éclat, je voudrais seulement qu'on la remit à tantôt ». Sa dernière réplique dite en aparté annonce de nouvelles péripéties. Le Comte, qui, dans cette scène, apparaît seul contre tous, a pourtant une alliée en la personne de Marceline : « Faisons vite chercher Marceline ».

Conclusion

Cette avant-dernière scène du premier acte est savoureuse pour les spectateurs qui, complices des valets, ne peuvent qu'apprécier l'ingéniosité de Figaro et la mise en échec du Comte. Celui-ci est en effet victime de son propre masque de grand seigneur galant homme, honnête et vertueux. Les nombreux apartés soulignent les doubles jeux. Et Figaro, metteur en scène, séduit, par l'artifice du théâtre dans le théâtre.